

---

**LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES**

**La bataille de Moraviantown**

**5 octobre 1813**

**par Robert S. Allen**

---

**LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES**

**La bataille de Moraviantown**

**5 octobre 1813**

---

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

**La bataille de Moraviantown  
5 octobre 1813**

par Robert S. Allen

CANADIAN  
WAR  
MUSEUM

MUSÉE  
CANADIEN  
DE LA  
GUERRE

Musée canadien de la guerre

La série des batailles canadiennes n° 11

BALMUIR  
BOOK  
PUBLISHING  
LTD.

---

© 1994  
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

Balmuir Book Publishing Limited  
128, avenue Manning  
Toronto (Ontario)  
M6J 2K5

ISBN 0-919511-49-X

---

## LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Au fil de son histoire, le Canada a vécu des moments fort difficiles, des luttes d'une envergure variable mais qui eurent toutes un effet marquant sur le développement du pays et qui ont modifié ou reflété le caractère de son peuple. La série présentée par le Musée canadien de la guerre décrit ces batailles et événements au moyen de narrations faites par des historiens dûment qualifiés et rehaussées par des documents visuels complétant très bien le texte. Il s'agit en fait d'études de crises, au cours desquelles les Canadiens et Canadiennes ont été appelés à faire de nombreux sacrifices, parfois le sacrifice suprême, pour défendre les valeurs qui étaient les leurs. Nos études sont donc dédiées à la mémoire de ces hommes et de ces femmes, envers lesquels nous serons toujours reconnaissants.

**Victor Suthren**

**Musée canadien de la guerre**

---

## LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

### **La bataille de Moraviantown**

5 octobre 1813

par Robert S. Allen

Dans l'après-midi du mardi 5 octobre 1813, entre midi et seize heures, le major-général Henry Procter, commandant de la *British Right Division*, rédigeait une note succincte pendant qu'il plaçait ses hommes le long de la rive nord de la rivière Thames, dans l'ouest de la province du Haut-Canada. Dans cette note, il informait ses supérieurs qu'il était «sur le champ de bataille, sur le point d'être attaqué». Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, si ce n'est de demander que «tous les efforts soient faits pour nous faire parvenir les approvisionnements dont nous avons tant besoin...» Allait suivre la bataille – ou, plus précisément, les deux batailles - de Moraviantown. La première fut un épisode bref, tout à fait banal au cours duquel les troupes régulières britanniques et les soldats provinciaux du Canada tirèrent une seule salve, avant de s'effondrer puis se rendre aux troupes de l'Armée américaine du Nord-Ouest. La seconde bataille de Moraviantown allait par contre être d'une toute autre intensité, se poursuivant longtemps après la fin du premier accrochage. Dans cette seconde bataille, les alliés indiens de Sa Majesté, issus de plusieurs nations et placés sous la direction du chef shawnee Tecumseh (prononcer tek-com-thaï) offrirent une résistance héroïque bien que vaine face à ceux qui, depuis une quarantaine d'années, étaient devenus l'ennemi traditionnel : les troupes du Kentucky. La bataille de Moraviantown allait être un chapitre important mais non critique pour la défense du Canada au cours de la Guerre de 1812; toutefois, la mort de Tecumseh et la défaite des chefs et des guerriers indiens en cette fatidique journée d'automne représentaient la fin de tout espoir, pour les nations indiennes du bas des Grands-Lacs, de préserver et de défendre

les terres ancestrales devant l'avance inexorable de la frontière américaine. On peut donc dire que, de par sa signification et son impact, la bataille de Moraviantown fut essentiellement une «bataille amérindienne».

## **Historique**

Si l'on remonte loin, on peut retracer la cause des événements du 5 octobre 1813 à l'arrivée des Européens dans le «Nouveau Monde», ainsi qu'à la création des premières colonies de peuplement. Presque dès les premiers contacts, les relations entre Européens et Indiens furent marquées et gâchées par des conflits territoriaux. Pour les Autochtones, les incursions des nouveaux-arrivés venaient se compliquer par les ambitions impériales de la France et de la Grande-Bretagne qui se disputaient l'hégémonie de l'Amérique du Nord. Au cours de ce long conflit d'influence entre les deux Empires, les tribus indiennes furent courtisées et mobilisées par les deux parties. En effet, la plupart des nations des forêts de l'Est (à l'exception de la Confédération des cinq nations – plus tard, des six nations iroquoises) appuyaient habituellement la Nouvelle-France (le Canada), les Français étant plus intéressés par le commerce que par les terres, et démontrant une certaine acceptation des différences culturelles puisqu'ils épousaient des Indiennes, qu'ils apprenaient les langues locales et qu'ils s'adaptaient assez bien à la vie de village parmi les Indiens. Par contre, les colons américains ainsi que les colons des forêts dans des colonies britanniques refusaient catégoriquement, aux dires d'un gouverneur royal, de se soumettre à quelque forme d'autorité externe, préférant plutôt «n'écouter que leur avidité et leurs passions pour s'emparer de tout ce qui pouvait leur plaire». En outre, ils croyaient fermement disposer d'un droit divin, celui de «prendre possession d'immenses étendues de terre inhabitées ou servant tout au plus de refuge à quelques peuplades indiennes éparpillées»; ils voyaient dans les Autochtones «des êtres pour le moins primitifs». Rien de surprenant donc à ce que, jusqu'à 1890, l'histoire de la colonisation aux frontières américaines abonde en conflits territoriaux entre Indiens et Blancs.

En 1763, après plus d'un demi-siècle de conflits, l'alliance militaire franco-indienne s'effondrait, avec l'abandon du Canada à la Grande-Bretagne, par traité

---

*Le major-général Henry Procter, vu par J.C.H. Forster*

officiel. D'humeur belliqueuse, déterminées à défendre leurs terres ancestrales face aux colons «anglais», avec le vague espoir de faciliter le retour à l'ancien régime, les nations indiennes francophiles provoquèrent un soulèvement plutôt improvisé contre les Britanniques, parvenant à s'emparer de «tous les postes dans les environs de Detroit, et massacrant les garnisons avec une cruauté indescriptible, scalpant des centaines de colons, et causant la ruine de milliers de familles». Cette initiative, connue sous le nom de rébellion de Pontiac, fut vite écrasée. Les nations indiennes qui y avaient participé furent apaisées, surtout grâce au tact et à la sagesse de Sir William Johnson, seul représentant de Sa Majesté britannique et surintendant aux Affaires indiennes. Cet apaisement allait d'ailleurs être à l'origine de la proclamation royale du 7 octobre 1763; celle-ci prévoyait un mécanisme formel, subordonnant toute possibilité de dissolution d'intérêts indiens à des achats faits par la Couronne.

Au cours de la décennie qui allait suivre, la relation entre les Indiens et la Couronne britannique furent relativement harmonieuses. La conjoncture allait être concrétisée par l'engagement pris dans le Traité de Fort Stanwix (novembre 1768), en vertu duquel la rivière Ohio serait à tout jamais la démarcation entre Indiens et Blancs. Toutefois, en dépit de l'entente, les populations américaines habitant la frontière des territoires de Sa Majesté n'arrêtaient de défier les proclamations et directives royales, en empiétant manifestement sur des terres indiennes non cédées. En particulier, la poussée vers les terres fertiles de la vallée de l'Ohio et du bas des Grands-Lacs s'accéléra lorsque le légendaire Daniel Boone traversa le col de Cumberland en 1774 avec un premier groupe de colons pour atteindre les terres du Kentucky qui n'avaient pas été cédées et qui appartenaient donc toujours au peuple shawnee. Dans l'année qui suivit cet acte de défiance, voire d'arrogance, la guerre éclata le long de la rivière Ohio, se soldant (le



10 octobre 1774) par la défaite des Shawnees, dirigés par le chef Tige de maïs (Kég-tug-kwa de son nom indien), à la bataille de Point Pleasant.

Les répercussions de ce conflit allaient longtemps se faire sentir, tant sur la frontière américaine que dans les relations anglo-indiennes. En effet, au cours des quatre prochaines décennies (c'est-à-dire tant qu'ils en eurent la force et les moyens), les Shawnees livrèrent une guerre d'usure aux colons, particulièrement ceux des forêts du Kentucky. Cette détermination farouche allait galvaniser les autres nations indiennes de la vallée de l'Ohio, du bas de Grands-Lacs et plus loin encore, les amenant à résister à toute autre atteinte à l'intégrité des territoires de chasse qu'ils occupaient depuis si longtemps. Par conséquent, les Delawares, Miamis, Weas, Ottawas, Ojibwas, Potawatomis, Kickapoos, Wyandots, Sauks, Fox, Winnebagos, Menominees et même les Dakotas du haut de la vallée du Mississippi devinrent, à l'instar des belliqueux Shawnees, les ennemis jurés des Américains. Dans ce contexte, lesdites tribus étaient parfaitement prêtes à former des alliances militaires avec les Britanniques chaque fois que ces derniers se trouvaient en conflit avec les Américains. On peut donc dire, en définitive, que la décision de Daniel Boone et d'autres colons des forêts d'ignorer l'autorité royale pour établir des colonies dans le Kentucky produisit une symbiose durable entre les nations indiennes du bas des Grands-Lacs et la Couronne britannique, union fondée sur des besoins communs, sur une volonté commune d'assurer la protection et la survie des populations contre l'ennemi commun : les Américains. Cette alliance allait durer de 1774 au mois d'octobre 1813.

---

*Une vue d'Amherstburg sur la rivière Detroit, au cours de l'été 1813, signée  
Margaret Reynolds*

Elle s'avéra essentielle, voire vitale, aux intérêts du Roi durant la Révolution américaine, les guerres des années 1790 dans la vallée de l'Ohio et, plus encore, pour la défense du Canada entre 1812 et 1813.

Le déclenchement de la guerre civile et l'insurrection des colonies américaines allaient constituer une première mise à l'épreuve de l'alliance anglo-indienne face aux Américains, et ce avec un effet marqué. Bien que les causes de la rébellion fussent complexes et multiples, l'intransigeance britannique en matière de souveraineté du Parlement allait être à la base du conflit idéologique et constitutionnel. L'incapacité ou la réticence des ministres du Roi à Whitehall (Londres) face à l'épineuse question du jour -- comment concilier les aspirations autonomistes des colonies avec l'autorité et l'unité impériales -- fut une grave erreur, illustrant bien l'abjecte médiocrité de l'esprit et de la classe politiques britanniques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il semblerait donc que la voie menant à Lexington et Concord, vide d'innovation, de compromis ou d'intelligence, soit devenue tragiquement, et de manière on ne peut plus inutile, synonyme de dévastation, de révolution et d'autodestruction, provoquant la disparition de l'empire anglo-américain.

Entre 1775 et 1783, le principal théâtre des opérations se trouvait sur la côte est des Treize colonies. Plus à l'ouest, la Révolution américaine à la frontière du bas des Grands-Lacs n'était rien qu'un épisode dans la guerre de résistance des Indiens, qui allait se poursuivre dans le cadre de la Guerre de 1812. Pour les chefs et guerriers indiens, peu importait le pays avec lequel se faisaient les alliances militaires, tant qu'ils pouvaient compter sur l'appui militaire et logistique permettant de défendre leurs territoires. Bien que mues par ce pragmatisme, les nations indiennes reconnaissaient que la Couronne démontrait par moments un accès de sensibilité à l'égard de leurs droits territoriaux. C'est donc sans se faire prier que les Indiens servirent comme alliés à Sa Majesté, conformément à la politique anglo-indienne, axée sur le déclenchement de raids contre les peuplements établis par les colons des forêts américains et par d'autres rebelles; sur la destruction des forts, des maisons, des champs de maïs et des entrepôts à céréales des

colons; sur la mise à mort ou la mise en fuite du bétail; et, de façon générale, sur l'entrave à la circulation des rebelles le long de la frontière. On peut dire que, à ce chapitre, les alliés indiens se montrèrent fort habiles, réussissant avec les troupes britanniques régulières et les corps provinciaux royalistes (*Butler's Rangers, the King's Royal Regiment, the Loyal Rangers, etc.*) à semer la mort et la destruction le long de la frontière. Ces actions militaires eurent pour effet d'empêcher l'approvisionnement essentiel à l'Armée continentale de George Washington, d'augmenter les perspectives de survie des bases navales de Niagara et de Detroit. De plus, au cours de l'été 1782 (c.-à-d. vers la fin de la rébellion), elles produisirent deux victoires absolues sur les rebelles américains à Sandusky et Blue Licks (là, Daniel Boone faisait partie de l'armée en déroute).

En dépit du fait que les tribus pro-Britanniques dans la vallée de l'Ohio et dans toute la région du bas des Grands-Lacs n'avaient jamais été défaites durant l'insurrection des colonies, les Britanniques «vendirent les Indiens au Congrès» dans le cadre du traité anglo-américain de Paris, signé en septembre 1783, en vertu duquel toutes les terres situées au sud des lacs étaient cédées à la nouvelle République des États-Unis. Dans les faits, les Britanniques avaient honteusement abandonné les nations indiennes, dont le nom ne figurait même pas sur le traité. Outrés par cette trahison abjecte, les Indiens évoquèrent le spectre de représailles contre les sujets de Sa Majesté, à l'instar ce qu'avait fait Pontiac. Les Britanniques réagirent alors à la situation de plus en plus volatile, en improvisant rapidement une nouvelle frontière et une nouvelle politique axée sur la préservation des postes de l'Ouest, ce qui était contraire aux dispositions du traité de 1783, ainsi que sur la préservation de la vallée de l'Ohio, qui devenait ainsi une zone tampon indienne entre le Canada et les États-Unis. Cette politique, née de la peur et de la nécessité, avait pour objet de préserver la délicate alliance anglo-indienne, d'apaiser les Indiens au sud des lacs (et d'épargner donc des vies humaines), tout en assurant une certaine sécurité et la défense de la province du Québec (Canada) en retardant la progression vers l'ouest et vers le nord des colonies de peuplement américaines. On espérait alors que de telles mesures permettraient aux colonies loyalistes éparpillées le long du Saint-Laurent et à l'ouest de la rivière Detroit de croître et de prospérer sous la bannière britannique, de façon à préserver ne fût-ce qu'une parcelle de l'Empire en Amérique du Nord.

La conservation des forts de l'Ouest par les Britanniques allait encourager les chefs et guerriers indiens du bas des Grands-Lacs à poursuivre leur lutte dans le but de

---

défendre leurs territoires traditionnels et leur culture ancestrale dans la vallée de l'Ohio. Au cours de la décennie qui allait suivre, les Indiens livrèrent une série de batailles désespérées. Ils remportèrent de grandes victoires en 1790 et 1791, avant d'être finalement défaits au mois d'août 1794 à la bataille de Fallen Timbers. Au cours de cette décennie critique pour la survie et la sécurité de ce qui était devenu la province du Haut-Canada -- province dépendant totalement de la combativité et de la ténacité des guerriers du sud --, l'évolution de la frontière américaine vers l'ouest et vers le nord fut provisoirement stoppée. Ce répit allait permettre le développement du Haut-Canada, la création d'une identité profonde, non pas dans le moule des idées républicaines américaines mais plutôt dans celui des idéaux loyalistes et des institutions politiques et juridiques britanniques : c.-à-d. essentiellement le maintien du respect envers la Couronne, envers la démocratie parlementaire et envers l'unité de l'Empire.

Cependant, pour les nations indiennes du bas des Grands-Lacs, les nombreuses années de guerre eurent des conséquences catastrophiques. Pendant toutes ces années, ils avaient été pris entre le marteau et l'enclume, entre un empire et une frontière, ni l'un ni l'autre ne s'étant montré réellement clément envers eux. Les Britanniques avaient nié que la Couronne eût abandonné les terres indiennes en 1783 (alors que cet abandon était bel et bien réel), et était parvenu à convaincre les chefs et guerriers indiens que leur lutte dans la vallée de l'Ohio serait, le cas échéant, appuyée militairement (autre promesse non tenue). Au contraire, en 1796, conformément au Traité Jay (Traité d'amitié, de commerce et de navigation entre le Royaume-Uni et les États-Unis d'Amérique), les Anglais cédaient les postes de l'Ouest aux Américains. Abandonnées et trahies par leurs alliés, les nations indiennes établies au sud des Grands-Lacs furent donc forcées par les conventions du Traité de céder toutes les terres de la vallée de l'Ohio. C'était la deuxième fois en une décennie qu'ils étaient trahis par les Britanniques. Cela leur faisait donc une belle jambe de savoir que leur défaite avait été une victoire pour le Canada, puisqu'elle avait permis d'épargner le Haut-Canada. En définitive, on peut dire que la politique britannique dans les années qui suivirent 1783 avait été cruelle, machiavélique et parfaitement réussie.

Au cours des années à venir, les nations indiennes du bas des Grands-Lacs furent lentement repoussées vers l'ouest par la progression inexorable de la frontière américaine. Spoliés de leurs territoires dans la vallée de l'Ohio, de plus en plus frustrés par la constante dégradation de leur sort, ils se retrouvaient le long de la rivière Wabash dans le Territoire de l'Indiana, à l'extrémité occidentale de leurs territoires traditionnels.

N'ayant nulle part où aller, ils attendaient désespérément un signe, l'avènement d'un messie. Vers 1805, celui-ci fit son apparition, sous la forme d'un personnage pour le moins équivoque : un borgne, épileptique et ancien soûlard répondant au nom de Lalawethika; cet Indien shawnee allait bientôt être connu sous le nom de Prophète. Grâce à son charisme, à l'appel aux sentiments les plus profonds et, il faut bien le dire, à un concours de circonstances, ce personnage parvint à prêcher un retour à une vie pure et merveilleuse, axée sur les valeurs religieuses et communautaires ancestrales. Avec le temps, son discours s'élargit pour inclure des propos anti-américains, et la promesse d'une victoire obtenue par des moyens surnaturels. En l'espace de quelques années seulement, le Prophète parvint à rallier et à unir les nations indiennes de toute la région des Grands-Lacs en une nouvelle confédération. Établis à Prophetstown, à l'embouchure de la rivière Tippecanoe dans l'ouest de l'Indiana, les chefs et guerriers affichaient une fierté nouvelle, une grande confiance et la volonté marquée de combattre les Américains.

Au moment où la Confédération du Prophète s'apprêtait à en découdre avec les Américains, les relations anglo-américaines s'envenimaient chaque jour davantage. Cela découlait pour l'essentiel des entraves posées par la *Royal Navy* à la libre circulation des bâtiments neutres américains durant les guerres napoléoniennes. Bien que la Grande-Bretagne et la France aient toutes deux adopté des politiques maritimes gênant sérieusement le commerce international et affectant donc les profits des pays neutres (comme les États-Unis d'Amérique), c'est la flotte anglaise, surtout après la victoire de Nelson à Trafalgar en 1805, qui fut le plus souvent coupable de ce genre d'infraction. Pour les États-Unis, le principe du libre-échange et des droits de navigation étaient devenus une corde particulièrement sensible, deux ans après Trafalgar, lorsqu'un bâtiment anglais avait lâché trois bordées contre le U.S.S. *Chesapeake*, blessant et tuant quelques matelots américains, avant d'arraisonner la frégate désemparée, et d'arrêter des hommes soupçonnés d'être des déserteurs. Pour réagir à l'affaire du *Chesapeake*, les États-Unis passèrent une loi totalement inefficace, qui fermait les ports américains à toute circulation maritime étrangère. Ces représailles eurent pour seul véritable effet d'aggraver la conjoncture économique le long de la façade atlantique et dans l'Ouest, et donc d'encourager la contrebande avec le Canada.

L'entrave à la circulation des bâtiments civils américains allait devenir une cause de ralliement, plus dans les États de l'Ouest que dans ceux de l'Est toutefois, ces derniers

---

étant directement et profondément affectés par les actions de la *Royal Navy* en haute mer. Par contre, dans l'Ouest, on se proposait d'affaiblir la Grande-Bretagne en conquérant le Canada, puisqu'il ne semblait exister d'autre moyen de riposte pour les Américains. L'annexion du Canada, projet de longue date, aurait également pour effet de prévenir toute influence politique ou économique des Britanniques en Amérique du Nord, tout en prévenant définitivement le danger d'une nouvelle alliance militaire anglo-indienne, contre les colons des forêts notamment. Le long de la frontière nord, on croyait de plus en plus (surtout depuis l'avènement de la Confédération indienne relevant du Prophète) que les Britanniques étaient de nouveau en train de fomenter des troubles par Indiens interposés. Cette opinion semblait être justifiée après la bataille de Tippecanoe, en novembre 1811, entre les troupes du Prophète et une armée américaine qui avançait sur eux, avec des rapports confirmés voulant que des fusils britanniques aient été trouvés sur le champ de bataille. Ces accusations allaient convaincre les colons des territoires et États de l'Ouest que les Britanniques devaient être évincés du Canada une fois pour toutes pour ne plus jamais violer la frontière américaine en «lançant des sauvages sans coeur ni âme pour massacrer au tomahawk nos femmes et nos enfants».

Dans l'Ouest, on croyait dur comme fer que les Britanniques du Canada étaient la cause de chacune des actions militaires des Indiens pour prévenir l'élargissement des frontières, et l'on pensait en général que la solution du «problème indien» ne pouvait être obtenu de façon permanente qu'en supprimant toute présence impériale au nord. Cet objectif était visé par un clan de «fauteurs de guerre» (les *War Hawks*), coterie de *congressmen* belliqueux, farouchement anti-britannique, originaires surtout de l'Ouest, et qui depuis des années voulaient la guerre. Cette volonté d'annexer le Canada fut soulignée et exacerbée par les violents échanges verbaux sur la question de l'annexion, échanges auquel participèrent non seulement les *congressmen* mais aussi Thomas Jefferson lui-même, ex-président des États-Unis et usurpateur de terres invétéré, pour qui «la conquête du Canada ne serait rien qu'une petite excursion». Henry Clay, représentant du Kentucky et leader des va-t-en-guerre, claironna même que «la milice du Kentucky suffirait à fouler aux pieds Montréal et le reste du Haut-Canada».

Rhétorique mise à part, la plupart des Américains, surtout dans l'Ouest et dans une bonne mesure au Sud, convenaient au printemps 1812 que la meilleure façon de réagir aux années d'arrogance maritime démontrée par la *Royal Navy* face à la jeune et fière république américaine consisterait à arracher les possessions territoriales de la Couronne au Canada. Dans l'enceinte du Congrès, cette politique et cette stratégie

rencontrèrent néanmoins une certaine opposition. En effet, le *congressman* John Randolph, de Virginie, s'éleva contre les présumés idéaux des fauteurs de guerre, en se demandant ironiquement si «notre propre soif de territoires» n'était pas en fait la raison pour laquelle le Canada était convoité. Randolph dénonça l'hypocrisie des impérialistes du Congrès, en ajoutant : «Si nous allons en guerre, ça ne sera pas pour protéger ou défendre nos droits maritimes. Ces Messieurs du Nord semblent avoir tout vu, connu tous les royaumes de cette Terre. Et le Canada a l'air de les intéresser... C'est la cupidité agraire et non les droits maritimes qui dictent cette guerre.» Toutefois, et en dépit de la franchise déconcertante du *congressman* de Virginie, les puissants *War Hawks*, qui détenaient maintenant la majorité au Congrès, trouvaient particulièrement intéressante la perspective d'une guerre, comprenant parfaitement que défendre l'honneur national signifierait aussi élargir le territoire américain non seulement vers l'Ouest mais aussi vers le Nord en direction des terres fertiles et faiblement peuplées du Haut-Canada. Si cette stratégie fonctionnait, non seulement l'honneur serait sauf, mais on se serait également débarrassé de tout risque d'attaque indienne sur les populations frontalières des États-Unis. Par conséquent, «la parole répétée à l'infini comme par des perroquets était : Canada! Canada! Canada!»

Pour Londres, la réaction belliqueuse des Américains après l'affaire du *Chesapeake*, ainsi que l'arrivée au pouvoir des fauteurs de guerre et la menace imminente d'un conflit anglo-américain provoquèrent une remise en question des initiatives politiques en matière de défense du Canada par les hauts fonctionnaires coloniaux et par les ministres de Whitehall. L'objectif principal du nouveau plan consistait à «préserver [la forteresse de] Québec, ce à quoi toutes autres considérations seraient subordonnées». Quant à la frontière vulnérable de la province du Haut-Canada, «il serait vain pour nous d'espérer parvenir à une défense efficace en terrain découvert, à moins d'un important appui de la mère-patrie». Dans la même foulée, la dépêche impériale semblait permettre une marge de manœuvre dans l'élaboration d'une stratégie à l'endroit du Haut-Canada. Résultat pratique, Sir James Craig, capitaine général et gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique, formula une frontière et une politique indienne qui permettraient ne fût-ce que l'espoir d'une défense efficace pour la province.

Les Indiens, s'imaginait Craig, ne resteraient pas sur la touche en cas de guerre; or, si les Britanniques ne faisaient pas appel aux services des Autochtones, ceux-ci risqueraient d'être «retournés contre nous». Par conséquent, il se demanda pourquoi ne

---

pas réunir les chefs et guerriers de la Confédération, pour tenter de faire oublier la trahison de 1794 après la bataille de Fallen Timbers, sans toutefois prendre le moindre engagement à leur égard, du moins pas «en public». Cette politique allait être discrètement et magistralement mise en œuvre au cours des années à venir, sous la direction générale des responsables du ministère britannique des Affaires indiennes, établi à Amherstburg sur la rivière Detroit. Lors des nombreuses réunions du conseil, le *leitmotiv* était la promotion d'un renouvellement de l'alliance anglo-indienne face à l'ennemi commun.

Encouragées à la perspective d'un renouvellement de l'alliance avec les Anglais, les délégations indiennes arrivaient de plus en plus nombreuses à Amherstburg, où elles demandaient et obtenaient diverses provisions, des vêtements, des marmites, des fusils, de la poudre et des munitions. Toutefois, les Britanniques n'allaient pas tarder à constater que cette politique avait presque trop bien réussi : «nos voisins sont à la veille d'une guerre [et la Confédération regroupe presque toutes les tribus]». À cette étape-ci, les Indiens, fringants et prêts à tout, devaient être retenus pour éviter une attaque prématurée, c'est-à-dire un assaut avant la déclaration de guerre formelle de la Grande-Bretagne à l'endroit de l'Amérique. À l'été 1811, les Britanniques faisaient des pieds et des mains pour tempérer les ardeurs des Indiens. Le mois de novembre vit la bataille de Tippecanoe, mais celle-ci ne se transforma pas en un affrontement généralisé. Toutefois, au mois de juin 1812, tout le monde savait que la guerre était imminente. À Amherstburg, les responsables du ministère des Affaires indiennes continuaient de réunir, d'organiser et de préparer les Indiens alliés de Sa Majesté en prévision du conflit à venir. Chez les Anglais, on espérait que les stratégies mises au point offraient de bonnes possibilités de défense pour le Haut-Canada. Du côté des nations du bas des Grands-Lacs, à la veille d'une guerre anglo-américaine, on espérait aussi que l'alliance avec les Britanniques permettrait de protéger les territoires traditionnels, voire de recouvrer les terres perdues dans la vallée de l'Ohio et ailleurs. On peut donc dire que chacun de ces groupes, mû par des intérêts convergents mais différents, attendait impatiemment le début des hostilités. Cette guerre, il fallait en chercher les origines sur les océans et en Europe, le moteur dans les États de l'Ouest, et l'enjeu essentiel en sol canadien.

### **La guerre de 1812 ; le front de Detroit**



La déclaration de guerre américaine fut officiellement transmise à la Grande-Bretagne le 18 juin 1812. Les Usa lancèrent immédiatement leur assaut sur le Canada, convaincus de leur projet divin, qui préfigurait le concept de la «destinée manifeste» des États-Unis. Le long du front de Detroit, les troupes américaines étaient placées sous le commandement du brigadier-général William Hull, commandant de l'Armée du Nord-Ouest. Conformément aux directives -- «lancer des opérations offensives... enlever Malden - Amherstburg - et poursuivre l'avance sans autres restrictions que les réalités tactiques» --, l'invasion du Canada débuta le 12 juillet, par la traversée de la rivière Detroit afin d'occuper le village de Sandwich. Le lendemain, Hull faisait placarder un avis destiné aux «Habitants du Canada», leur offrant le choix entre «la paix, la liberté et la sécurité» sous la bannière étoilée, ou «la guerre, l'esclavage et la destruction» s'ils persistaient dans leur appui au Roi. Par ailleurs, et cela était symptomatique des inquiétudes sinon de la peur des Américains à l'endroit des Indiens, Hull donna l'avertissement suivant : «Si les Sauvages sont lancés pour assassiner nos citoyens et massacrer nos femmes et nos enfants, cette guerre sera une guerre d'extermination... Le premier coup de tomahawk, la première tentative de scalper provoquera des représailles illimitées». Or, comme la politique de défense à Amherstburg reposait essentiellement sur l'utilisation et l'aide des Indiens, appelés à combattre selon leurs propres traditions guerrières, les menaces et les bravades de Hull n'eurent aucun effet. Par conséquent, la guerre de 1812 le long de la rivière Detroit fut marquée par des atrocités commises de part et d'autre, nul ne faisant de quartier ou ne s'attendant à ce qu'on lui en fasse.

Au cours des premiers mois de l'été 1812, une période tout à fait critique, la défense du Haut-Canada était confiée au major-général Isaac Brock, administrateur de la province et commandant des forces armées. Brock était un officier téméraire, innovateur, qui préconisait l'offensive. Il rejetait l'opinion de la plupart de ses supérieurs (autant en Grande-Bretagne qu'au Canada), selon laquelle la défense du Haut-Canada ne devrait pas peser trop lourd dans les projets militaires de l'heure. Pour Brock, au contraire, tout était possible du moment que les nations indiennes du bas des Grands-Lacs, aux États-Unis, étaient bien approvisionnées et encouragées par les Britanniques. Il affirmait que, si ce plan pouvait être exécuté, la frontière américaine serait tellement perturbée qu'on réduirait grandement le risque d'une grande poussée ennemie sur la Province britannique. Toutefois, soulignait Brock,

*La bataille de Maguaga, vue par J.C.H. Forster*

«Detroit et Michilimackinac doivent d'abord tomber entre nos mains pour que nous puissions convaincre les Indiens -- qui considèrent avoir été sacrifiés en 1794 -- de notre politique, et de notre engagement réel à leurs côtés». La stratégie présentée par Brock reçut une approbation plutôt timide de l'état-major, qui se contenta de reconnaître «les avantages possibles d'une démarche offensive plutôt que défensive». Brock prit ce vague assentiment comme l'autorisation de déclencher, au moment voulu, des «opérations offensives» contre les garnisons américaines de Detroit et de Michilimackinac.

À la mi-juillet, Brock envoya une dépêche au commandant de St-Joseph, garnison insulaire britannique située à l'extrémité nord du lac Huron, et distante d'à peine 80 km de Michilimackinac. St-Joseph était devenue, dans les lacs supérieurs, un lieu de ralliement pour les commerçants de fourrures canadiens et pour les Indiens loyaux envers le Roi. Les instructions militaires prévoyaient «l'adoption de mesures

offensives ou défensives, selon les circonstances». Le commandant britannique de la place, le capitaine Charles Roberts, ne fut pas long à opter pour l'attaque. Entouré de quelques vieux officiers sortis du rang des *10th Royal Veterans*, de soldats canadiens et de quelque 300 alliés ottawas et ojibwas de la région, la force militaire qu'il constitua traversa rapidement le lac et enleva la forteresse insulaire de Michilimackinac. Grâce à cette action courageuse et déterminée, Brock était parvenu à son premier objectif. La capitulation de Michilimackinac, principal centre de commerce de fourrures et centre indien dans le haut des Grands-Lacs, avait galvanisé les troupes régulières britanniques, la milice canadienne et leurs alliés indiens, retardé l'invasion imminente par les Américains, et grandement augmenté les possibilités de défendre la frontière difficile délimitant la province du Haut-Canada.

À Detroit, la surprise de Michilimackinac devait déconcerter le timoré William Hull, qui allait plus tard écrire, à propos de cet échec : «cela ouvre la ruche indienne du Nord, et les Sauvages fondent sur nous de toute part», belliqueusement réunis sous la bannière britannique. Et pourtant, depuis juillet, quand l'Armée du Nord-Ouest avait amorcé l'invasion du Canada, et même avant la capitulation de Michilimackinac, Hull n'avait presque jamais quitté les berges de la rivière Detroit. Chaque fois qu'un raid avait été timidement lancé sur Amherstburg, les défenseurs avaient résisté avec acharnement à Rivière-aux-Canards, de même qu'une petite bande bien aguerrie de Menominees, venant du haut du Mississippi. En fait, les troupes régulières britanniques, leurs alliés indiens et un certain nombre de «*gentlemen* volontaires» canadiens avaient franchi la rivière pour attaquer des colonnes américaines cherchant à ravitailler Detroit. Ainsi, près du village wyandot, à Brownstown, les Shawnees et les Ottawas montèrent une embuscade le 5 août, au cours de laquelle près de 20 Américains furent tués. Quelques jours plus tard, le 9 août, «une action d'une certaine envergure» se déroula à Maguaga (Monguagon selon les sources américaines), entre les troupes US et une force combinée (Britanniques, Canadiens et Indiens).

---

Plusieurs facteurs devaient conduire le général britannique Isaac Brock, stationné à Fort George dans la région de Niagara, à foncer vers Amherstburg en passant par Long Point, le long de la côte nord du lac Érié : la capitulation de la place militaire de Michilimackinac, les atermoiements de l'ennemi le long de son propre front, ainsi que l'information obtenue récemment à l'effet que l'armée américaine retournant à Detroit était abattue et que les hommes avaient perdu toute confiance en Hull. La décision d'attaquer était donc un risque calculé, susceptible de permettre la réalisation du deuxième objectif clé : la prise de Detroit. Dans les heures qui suivirent son arrivée à Amherstburg le 13 août, Brock fut présenté à Tecumseh, un Shawnee de la vallée de l'Ohio qui, il y a seulement quelques mois de cela, n'était pour les Britanniques que «le frère du Prophète». Dans la réalité, l'attrait mystique du Prophète s'était quelque peu étiolé, le *leadership* de la Confédération indienne passant désormais à son «Frère». Le général britannique et le chef shawnee, dotés tous deux d'une stature, d'un style et d'une personnalité hors du commun, eurent immédiatement un grand respect l'un pour l'autre. Brock dit de lui : «Jamais je ne vis guerrier plus sagace et plus téméraire». Quant à Tecumseh, il dévisagea Brock et s'exclama : «Ho-o-o-e : ça c'est un homme!». Admiration mutuelle mise à part, Brock et Tecumseh avaient chacun ses propres raisons de livrer combat aux Américains; chacun d'eux eut un profond impact sur l'issue du conflit et la défense du Canada.

À peine 48 heures après s'être réunis, Brock et Tecumseh coordonnèrent une attaque contre Detroit. Composition de la force conjointe : 300 soldats réguliers du *41st Regiment of Foot* britannique (le *Welch Regiment*); le *Royal Newfoundland Regiment of Fencible Infantry* (un excellent corps de troupes provincial, dont les hommes pouvaient servir tant comme soldats que comme fusiliers marins); le *Royal Artillery*; 400 hommes de la milice canadienne prélevés sur plusieurs comtés voisins (notamment Essex, Kent et Norfolk); et environ 600 Indiens originaires de nombreuses nations. À partir de la localité de Sandwich, les batteries côtières britanniques bombardèrent copieusement le fort et le village ennemis. Le pauvre Hull, vieux vétéran de la Révolution américaine, avait complètement perdu l'esprit de 1776... Son armée entièrement démoralisée, craignant un massacre des femmes et des enfants par

*Tecumseh (artiste inconnu)*

les Indiens, Hull abandonna la ville de Detroit le 16 août 1812, de même que le Territoire du Michigan, d'immenses quantités de matériel militaire, d'approvisionnements, de provisions, et même 2 500 soldats américains.

Dès la capitulation de Detroit, Brock retourna précipitamment à Fort George. Les troupes américaines se concentraient depuis quelque temps le long de la rivière Niagara, et une deuxième invasion semblait imminente. Finalement, l'attaque se produisit le 13 octobre, à l'aube d'une journée d'automne, morne et froide : c'était la bataille de Queenston Heights. Ce jour là, le fringant Brock fut tué alors qu'il dirigeait une charge désespérée des troupes régulières britanniques et de quelques miliciens de York contre les hauteurs tenues par l'ennemi. Sa disparition fut, pour les Britanniques du Canada, une perte terrible. Toutefois, sa brillante offensive pour la protection du Haut-Canada, qui avait produit les victoires surprises de Michilimackinac et de Detroit, plus la défaite finale des Américains à Queenston Heights, avaient grandement motivé les Britanniques, les Canadiens et les Indiens devant l'invasion américaine du Canada. Britanniques et Canadiens commençaient à croire à la possibilité de défendre le Haut-

---

Canada. Quant aux alliés indiens, les défaites subies par les Américains donnèrent aux chefs et aux guerriers un nouvel espoir de voir l'alliance anglo-indienne mener à la reconquête de certains territoires traditionnels dans la vallée de l'Ohio et le bas des Grands-Lacs.

Début 1813, la *British Right Division*, comme on l'appelait alors, était placée sous le commandement du colonel Henry Procter, officier que Brock avait lui-même nommé à cette position au cours du mois de juillet précédent. Procter était un officier disciplinaire, un bon administrateur, mais pas un meneur d'hommes. Né en Irlande, il avait peut-être aussi des souches galloises. En 1813, il était dans la cinquantaine. Ce colonel du *41st Regiment of Foot* avait servi au sein de son régiment au Canada pendant dix ans. Alors que son unité était en garnison à Québec et à Montréal, les magistrats et les citoyens de ces villes avaient vanté le zèle du commandant et la discipline de son régiment. Et pourtant, ses hommes démontrèrent une forte tendance à la désertion, lors d'une longue période de service qui eut lieu plus tard à Amherstburg. Au début de la Guerre de 1812, le *41st Regiment* était, selon Brock, très amélioré grâce aux «efforts inlassables» déployés par le colonel Procter, l'unité comptant quelque 900 hommes et officiers, seul régiment de ligne des troupes régulières britanniques dans le Haut-Canada, stationné pour l'essentiel à Amherstburg et Fort George.

Par contre, les défis qui allaient se poser, sur le plan de la personnalité et de la force de caractère, semblent à posteriori avoir été bien au-delà des forces de Procter. Après tout, cet officier n'avait aucune expérience sur le terrain, et il allait subir pendant plusieurs mois les énormes pressions et responsabilités qu'on associe à la direction d'un commandement militaire actif dans un point isolé, vulnérable mais possédant une grande importance stratégique; à ces facteurs, il faut aussi ajouter le manque d'approvisionnement imputable au haut commandement, ainsi que la frustration face aux changements incessants dans ces effectifs et l'humeur des alliés indiens, très indépendants de nature. Or, Procter savait bien que pour préserver l'ouest du Haut-Canada, il fallait à tout prix préserver l'amitié et l'alliance avec les Indiens car, comme l'avait si bien dit Brock, le front de Detroit en particulier pouvait être défendu «à condition que nous puissions gérer les Indiens et les garder fidèles à notre cause, qui est en fait la leur». À ce sujet, Procter n'avait besoin d'aucun rappel, étant bien placé pour mesurer la complexité et la difficulté de la tâche qui l'attendait le long de la rivière Detroit. Dans un rapport circonstancié mais non daté, rédigé probablement au cours de

l'hiver 1812-1813, le commandant britannique fit une analyse détaillée et intelligente des grandes stratégies sous-tendant la défense de l'ouest de la province.

À ce chapitre, il semblait obnubilé par l'idée de lâcher les alliés indiens qui, selon lui, penseraient alors que les Britanniques «les abandonnent dès que cela fait leur affaire aux mains de leur implacable ennemi» et que, par conséquent, ils ne pourraient «ne plus jamais voir en la Grande-Bretagne qu'un traître dont l'amitié est néfaste et avec qui toute alliance est source d'autodestruction». Pendant tout le reste de la campagne le long du front de Detroit, Procter, faisant preuve d'une grande prévoyance, était hanté par l'idée de la réaction des Indiens à un éventuel retrait des troupes britanniques du Territoire du Michigan ou d'Amherstburg. Car, en cédant du terrain, «nous sacrifions leur cause, et plus rien que nous ferions ne pourra jamais plus les satisfaire ou les apaiser».

Au mois de janvier 1813, la résistance et la détermination de l'alliance anglo-indienne le long du front de Detroit furent mises à rude épreuve lorsqu'une force américaine d'environ 1 000 soldats réguliers et miliciens du Kentucky avancèrent sur le peuplement de la rivière Raisin (Frenchtown), au sud-ouest de Amherstburg, cherchant désespérément à mettre la main sur des provisions et menaçant la position anglo-indienne. Procter, craignant que le reste de l'Armée du Nord-Ouest soit également en route, attaqua sans plus tarder les Américains sur la rivière Raisin. Il s'ensuivit un carnage dans les champs de maïs et dans le peuplement, la force ennemie étant virtuellement annihilée, dans une large mesure grâce aux tactiques et à la détermination des guerriers indiens [qui] firent preuve de leur courage traditionnel». Une des personnalités les plus remarquables sur le champ de bataille fut le grand chef

MICHIGAN TERRITORY  
LAKE HURON  
UPPER CANADA  
LAKE ONTARIO  
LAKE ERIE  
PENNSYLVANIA

Thames River  
5 Oct. 1813  
Arnold's mill  
McGregor's mill  
McGregor cr.  
20 miles cr  
Fort Erie  
Detroit River

Lake St. Clair

Put-in-Bay  
10 September 1813

TERRITOIRE DU MICHIGAN  
LAC HURON  
HAUT-CANADA  
LAC ONTARIO  
LAC ÉRIÉ  
PENNSYLVANIE  
NEW YORK

Rivière Thames  
5 oct. 1813  
Moulin d'Arnold  
Moulin de McGregor  
McGregor Creek  
20 mile Creek  
Fort Érié  
Rivière Detroit  
Grande Rivière  
Lac St-Clair  
Ruisseau Tonawanda  
Put-in-Bay  
10 septembre 1813

**INVASION DU HAUT-CANADA PAR HARRISON  
1813**



wyandot Tête Ronde. Procter devait indiquer que «plus de 400 hommes avaient été faits prisonniers, le restant ayant été tués par les Indiens dans leur fuite». Vers la fin de la bataille, les Britanniques ne parvenaient plus à contenir l'ardeur des Indiens lancés à la poursuite de l'ennemi. En fait, au lendemain des combats, certains guerriers potawatomis et wyandots égorgèrent plusieurs blessés américains. Ce «Massacre de Frenchtown» devait provoquer la colère des Américains ainsi que des appels aux représailles. Toutefois, ces meurtres ne faisaient que refléter la cruauté et la barbarie des combats, éléments qu'on retrouvait depuis longtemps de part et d'autre de la frontière américaine.

Pendant que les prisonniers américains (essentiellement des colons des forêts du Kentucky) étaient ramenés vers l'arrière par les Britanniques, un jeune volontaire canadien dressa le tableau qui suit de ces soldats. Selon lui, «ils avaient l'air de ne rien connaître de l'hygiène; leurs misérables corps étaient couverts d'un accoutrement qui avait manifestement connu les quatre saisons...». Il constata également que, même au cœur de l'hiver, ces hommes conservaient leur tenue d'été en coton grossier. Leurs chapeaux, usés à la corde et portés de travers, ne couvraient que partiellement leurs longues chevelures emmêlées, qui tombaient lourdement sur leurs joues. Pour se réchauffer, ils s'étaient emmitouflés les reins dans des couvertures sales retenues ensemble par de larges courroies de cuir, d'où pendaient d'énormes haches et coutelas qui «leur donnaient un air de sauvages». Peu importe que ce portrait ait été peu flatteur, et sans doute fantaisiste; les hommes du Kentucky, les frères de ceux-là même dont on vient de faire la description, allaient à peine quelques mois plus tard prendre une revanche terrible et définitive sur les guerriers indiens et leurs familles.

Dans les semaines qui suivirent les événements de la rivière Raisin, Procter fut promu brigadier-général (et, en juin, major-général). Il continua d'observer les mouvements de l'ennemi sur son front en détachant Tecumseh et ses hommes (qui n'avaient pas participé à l'action de la rivière Raisin), avec pour instruction de harceler l'ennemi et d'intercepter les communications. Les Américains avaient fortifié une position sur la rivière Maumee dans la vallée de l'Ohio, emplacement connu sous le nom de Fort Meigs. Début mai, Procter dirigea une expédition anglo-indienne sur cette position renforcée. Il s'ensuivit un siège et une bataille au cours de laquelle une colonne de ravitaillement de miliciens du Kentucky fut surprise dans les bois par Tecumseh et les alliés indiens. Les pertes des Américains se chiffèrent alors à 200 morts et plus de 500 prisonniers, sans compter un grand nombre de soldats qui furent amenés par les

---

Indiens dans leurs villages, d'où l'on ne sut rien de leur sort. À Fort Meigs, la *British Right Division* s'était très bien tirée d'affaire et Procter était particulièrement heureux «du courage et de l'activité constante démontrés sur les lieux de l'action par les chefs et les guerriers indiens», qui contribuèrent grandement à la victoire et au succès de l'offensive. Et pourtant, juste après la bataille, les Indiens se dispersèrent avec leur butin et leurs prisonniers, laissant derrière eux Tecumseh et moins de vingt chefs et guerriers. Par conséquent, la force britannique dut lever le siège et retourner dans le secteur de la rivière Detroit.

Pour le commandant britannique de la *Right Division*, il était devenu évident que les Indiens n'étaient pas fiables, ce qui l'emmena à déclarer : «Les Indiens ne constituent pas une force disponible ou permanente, même si à l'occasion leur concours peut s'avérer inestimable». Les préoccupations de Procter furent confirmées en août à Fort Stephenson, sur la rivière Sandusky. À la demande de ses alliés indiens qui commençaient à perdre intérêt et patience, Procter monta à son corps défendant une deuxième expédition vers l'Ohio, «où l'on pourrait se nourrir aux frais de l'ennemi», tout en permettant aux guerriers de démontrer une fois de plus leur bravoure et leurs prouesses militaires. Après un conciliabule avec ses officiers et avec les chefs indiens, il fut décidé d'attaquer la position américaine, pourtant solidement retranchée. Conformément aux plans qui avaient été tracés, une attaque frontale fut lancée sur le fort par le *41st Regiment of Foot*, qui perdit près de 100 hommes et officiers, alors que les alliés indiens ne faisaient rien pour les appuyer, si ce n'est «de quelques éléments qui entrèrent dans l'action, avant de détalier hors de portée des armes ennemies». Cette débâcle allait convaincre Procter qu'il ne faudrait jamais compter sur les Indiens dans les moments difficiles. Ce jugement ne semble pas justifié puisque les Indiens avaient livré et remporté un certain nombre de batailles clés. Quoi qu'il en soit, cette méfiance de plus en plus marquée allait affaiblir l'alliance anglo-indienne à un moment où celle-ci aurait au contraire gagné à être consolidée.

*Le major-général William Henry Harrison,  
vu par Rembrandt Peale*

En septembre, la frustration de Procter à l'endroit des Indiens, qui traînaient dans la région de Amherstburg avec leurs femmes et enfants, touchait à son paroxysme puisque tout ce beau monde consommait d'énormes quantités de bœuf et de farine. Comme il y avait déjà pénurie de provisions, il fit dans ses dépêches une demande pressante pour «l'envoi immédiat de grandes quantités de provisions et de munitions pour les Indiens», afin d'éviter «des conséquences tragiques». Le commandant pouvait bien voir que les familles des Indiens souffraient déjà du froid et de la malnutrition, situation que vivaient également ses propres hommes. Il craignait que les guerriers ne se contentent plus de vagues promesses; il redoutait donc, outre des défections massives, une réaction violente des Indiens contre les Britanniques. Avec très peu de vivres, de provisions ou de renforts à l'horizon, Procter se sentait abandonné et particulièrement vulnérable. De plus, «la cause des Indiens ainsi que la nôtre avaient été sérieusement compromises par la mort récente de Tête Ronde», mort qui semblait liée à des causes naturelles. Or, après Tecumseh,

---

Tête Ronde était le chef indien le plus influent. Ce Wyandot jouait un rôle considérable lors des réunions du conseil. Le 10 septembre 1813, la position de Procter devint intenable, avec la défaite de la flotte britannique à Put-in-Bay, sur le lac Érié. Maintenant que les Américains tenaient fermement le lac, la *British Right Division* avait virtuellement été coupée de la péninsule de Niagara et de Québec. Procter était désormais isolé, pris au piège. Tout en sachant pertinemment que l'abandon de sa position devant les Américains provoquerait la colère des Indiens, Procter ne vit d'autre solution que le repli devant l'importante Armée du Nord-Ouest, qui avançait à grands pas, très sûre d'elle-même. Par conséquent, il ordonna à la *British Right Division* le repli du front de Detroit. Ironiquement, le sort de Procter sur terre avait été scellé par une bataille navale.

### **La bataille**

La décision de Procter provoqua, comme prévu, l'ire des alliés indiens. À Amherstburg, Tecumseh tint un discours passionné dans lequel il rappelait au général sa promesse de ne jamais céder un pouce de territoire britannique. Le Shawnee se moqua de Procter, le comparant à une grosse bête «qui tient sa queue bien droite, mais qui, lorsqu'il a peur, la laisse pendre entre les pattes avant de détalier». La rage et la déception de Tecumseh étaient partagées par les autres chefs et guerriers indiens, qui se souvenaient parfaitement des déceptions de 1783 et 1794. Pour eux, le départ des Britanniques du front de Detroit en septembre 1813 constituait une troisième trahison. Or, Procter entendait bien faire preuve de réalisme et évacuer ses hommes en dépit de la colère et des requêtes de ses alliés. Il ordonna la mise à feu du fort de Amherstburg ainsi que des ponts jetés sur la Rivière-aux-Canards et du pont Turkey, reliant Amherstburg à Sandwich. Après une pause de quelques jours à Sandwich, la destruction systématique des édifices publics de Detroit, et la traversée de la rivière Detroit par les troupes d'arrière-garde, Procter quitta Sandwich le 27 septembre et remonta le long de la rive sud du lac St. Clair vers la rivière Thames. Il cherchait à faire liaison avec la *British*

*Retraite le long du rivage du lac St. Clair, octobre 1813,  
par Peter Rindlisbacher*

*Centre Division* postée dans le promontoire du lac Ontario.

Tecumseh et plusieurs autres chefs (dont Oshawana, chef des Ojibwas et des Dakotas; Shabbona, un Ottawa qui dirigeait une bande de Potawatomis; Sha-wa-wan-noo, un Ojibwa; Quatre Pattes, un Winnebago; Wassakekabows (Robuste Compagnon), un Shawnee; Skipukinaka et Waabicaba, deux Kickapoos) allaient demeurer fidèles à leurs allégeances jusqu'à la fin. Ces grands chefs, accompagnés de plus d'un millier de Braves et de leurs familles, suivirent Procter et la *British Right Division* dans sa retraite. Après la harangue que Tecumseh avait servie à Procter, le commandant britannique était tout embarrassé et contrit. Il cherchait donc le moyen de se racheter auprès de ses alliés. En réalité, Procter parvint à apaiser Tecumseh et les autres chefs, et à préserver la fragile coalition, en faisant preuve de plus d'ouverture et d'une meilleure communication. Il leur présenta sa stratégie, ainsi que les motifs du retrait, en assurant à ses alliés que les Britanniques entendaient bloquer l'avance des Américains à la fourche de la rivière Thames, près du petit peuplement de Chatham. En outre, Procter promit aux

LT. COL. J. JOHNSON

Gun

Road

River Thames

LCOL J. JOHNSON

Canon

Chemin

Rivière Thames

Adaptation d'un plan tracé par Geoffrey Matthews, *in* Morris Zsalow et Wesley B. Turner, éditeurs, *The Defended Border*. Avec la permission des auteurs.

The Battle of MORAVIANTOWN

October 5, 1813

La bataille de MORAVIANTOWN

5 octobre 1813

Indiens et à leurs familles que des cadeaux et des provisions leur seraient remis à cet endroit.

Plus ou moins réconfortés par les sages paroles de Procter, les Indiens poursuivirent péniblement leur repli avec les Britanniques et les quelques Canadiens, attendant avec impatience les provisions et la bataille qui s'annonçaient. Dans la matinée du 28 septembre, des pluies torrentielles s'abattirent sur les troupes, se prolongeant par intermittence durant toute la retraite. Bien qu'il ne fût pas froid, le temps aggravait la dégradation des chemins de terre, déjà labourés par les roues des gros chariots à bagages, des wagons et des transports, sans compter le passage des fantassins. Ce véritable borbier fut, comme on pourrait s'y attendre, néfaste pour le moral des troupes, complètement trempées et mal équipées. De plus, tout au long de la retraite, on pouvait constater un manque flagrant de cohésion et d'efficacité dans la progression de la colonne. Les ordres étaient continuellement modifiés ou lancés à tort et à travers. Résultat pratique, les officiers passaient leur temps à galoper de l'avant à l'arrière pour chercher à comprendre leurs attributions. À terme, ce manque de coordination avait provoqué une quasi immobilisation de la colonne.

Entre le 29 septembre et le 1<sup>er</sup> octobre, la *Right Division* demeura dans son campement, à la ferme de Louis Trudelle, située sur la rive sud de la rivière Thames, à environ 3 milles de l'embouchure. Par la suite, Procter devait justifier cette inaction en faisant valoir que si son armée était remontée la Thames trop vite, les Indiens, qui traînaient déjà, auraient été complètement séparés de ses troupes, et se seraient alors évanouis dans les bois, avec leurs familles. Le 2 octobre, la colonne britannique passait de la rive sud à la rive nord de la Thames et montait son camp dans la ferme de Matthew Dolson, juste à l'ouest de Chatham. Officiers et hommes de troupe étaient de plus en plus exaspérés par le chaos qui régnait, par la constante modification des plans, et surtout par le fait que Procter disparaissait systématiquement, officiellement pour mener des missions de reconnaissance, abandonnant ses troupes sans commandant. Or, Procter passait en réalité une bonne partie de son temps à veiller à la sécurité de sa femme et de ses enfants, qui faisaient partie de l'avant-garde chargée du matériel lourd. Il alla même jusqu'à passer la nuit du 4 octobre, une nuit pourtant critique, avec sa famille à Moraviantown, alors que les hommes de la *Right Division* et leurs alliés indiens se débattaient comme ils le pouvaient, laissés à eux-mêmes, dans la plus grande confusion, quelque 6 ou 8 km en aval.

---

Par la suite, les Britanniques et les Indiens quittèrent la ferme de Dolson pour se rendre à Chatham, mais cette place militaire n'était pas fortifiée. En outre, les provisions promises suffisaient à peine et elles furent mal réparties. À cette étape-ci, la retraite était complètement paralysée. Sur le ruisseau McGregor, à l'est, Tecumseh livra une bataille d'arrière-garde le 4 octobre pour ralentir l'ennemi, qui avait quitté la localité de Sandwich deux jours plus tôt et qui, grâce à une puissante cavalerie, avançait rapidement vers les lentes colonnes de fuyards britanniques et indiens. Au cours de leur progression, les Américains purent observer des habitations et des moulins calcinés, du matériel militaire et de l'équipement de camp abandonnés, des embarcations laissées sur place, des ponts détruits, et divers autres indices de la confusion régnant dans la *British Right Division*, au bord de la panique. Dans la matinée du 5 octobre, un certain nombre de traîneurs et de déserteurs avaient été capturés par l'ennemi, avec quelques wagons et deux des canonnières de Procter, chacune avec armes et provisions.

Les Américains talonnant les Britanniques et les Indiens, Procter décida finalement de se battre, sur la rive nord de la Thames, à Moraviantown, petite localité de missionnaires auprès des Delawares, connue alors sous le nom de Fairfield (aujourd'hui, Moravian, sur le territoire de la Bande indienne de Thames, à Thamesville, en Ontario). La position était bonne sur le plan défensif, puisque les hauteurs situées derrière le village étaient protégées par un immense ravin qui longeait l'avant de la localité, de la rivière à un chemin sur le flanc extérieur. De plus, des réserves de bœuf, de pain, de pommes de terre et de choux avaient été déposées à cet endroit par les services d'intendance, pour nourrir les troupes et les Indiens à leur arrivée. Malheureusement, Procter choisit d'immobiliser la *Right Division* avant que celle-ci ne parvienne à destination. Croyant à tort que les Américains étaient très proches, il fit faire volte-face à ses hommes, qui reculèrent d'environ 50 pas et adoptèrent une position moins avantageuse, mais qui pouvait sembler tenable. Résultat pratique, c'est avec seulement quelques gouttes de whisky dans l'estomac que les hommes du *41st Regiment*, exténués, affamés, dépités et complètement découragés, livrèrent bataille. Et, pour comble, les hommes de troupe qui avaient été beaucoup trop tôt mis en formation de combat durent attendre pendant plus de trois heures avant d'apercevoir leurs premiers adversaires.

La coalition de Britanniques, de Canadiens et d'Indiens qui affronta l'Armée du Nord-Ouest le 5 octobre 1813, à environ un mille au sud-est du village de



Moraviantown, avait *grosso modo* la composition suivante : 400 officiers et hommes de troupe du *41st Regiment of Foot*, quelques 50 combattants prélevés sur le *Royal Artillery*, le *Royal Newfoundland Regiment of Fencible Infantry* et le *10th Royal Veteran Battalion*, et peut-être une vingtaine d'hommes pris dans les rangs des *Canadian Light Dragoons*. Les Indiens, incluant des Shawnees, des Ottawas, des Ojibwas, des Delawares, des Wyandots, des Sauks, des Fox, des Dakotas (Sioux), des Kickapoos, des Winnebagos et quelques éléments originaires d'autres nations, étaient maintenant réduits à près de 500 chefs et guerriers. Ces hommes étaient accompagnés de responsables des Affaires indiennes. La position tenue par les Britanniques et les Indiens était, selon le point de vue où l'on se place, en même temps forte et faible. Le dispositif anglais consistait en deux minces lignes rouges tendues le long d'un front ouvert sur quelque 250 mètres, de la rivière Thames (à gauche) jusqu'à un marécage et une forêt (à droite). Sur un chemin courant le long de la rivière, Procter décida de placer un canon de 6 livres, geste futile puisque la pièce ne fut jamais utilisée. À la droite des Britanniques, les Indiens étaient dissimulés et bien protégés dans le marais et le bois.

À l'autre bout de la clairière, se tenaient les 3 000 hommes de l'Armée du Nord-Ouest (surtout la cavalerie du Kentucky), placés sous les ordres du major-général William Henry Harrison. Né en Virginie, dans la plantation familiale de Berkeley (qui allait être rebaptisée Harrison's Landing) sur la rivière James, Harrison était alors âgé de 40 ans. Au départ, il avait suivi des cours de médecine mais il n'avait pas tardé à troquer cette vocation pour une carrière militaire, servant d'abord dans la vallée de l'Ohio, où il avait participé à la campagne de Fallen Timbers. En 1800, il avait été nommé premier gouverneur pour le Territoire de l'Indiana; à ce titre, il avait obtenu d'énormes concessions territoriales des Indiens, et livré combat à la Confédération du Prophète, à Tippecanoe. Au déclenchement

**Charge de cavalerie de volontaires du Kentucky contre la position britannique,  
vue par J.C.H. Forster**

des hostilités en 1812, il fut nommé à la tête de la milice du Kentucky. Au mois de septembre de cette même année, il reçut le commandement de l'Armée du Nord-Ouest. Il fut promu au grade de major-général en mars 1813. À la tête d'une armée très sûre d'elle-même, bien entraînée et présentant une supériorité numérique de 3 à 1, Harrison était tout à fait prêt à lancer une attaque frontale dirigée par la cavalerie du Kentucky, contre les Britanniques et, plus particulièrement, contre les Shawnees et autres Indiens, ennemis jurés des colons des forêts pendant des décennies, sur la frontière américaine.

Vers seize heures, le 5 octobre, la forêt retentit du vacarme des clairons américains, face aux lignes formées par les Britanniques et les Indiens. Peu après, 1 000 cavaliers du Kentucky, des hommes du 1<sup>er</sup> Bataillon, franchirent l'espace à

découvert pour attaquer simultanément les positions britanniques et indiennes. Cette charge, menée de façon téméraire et plutôt chaotique, déconcerta les hommes du *41st Regiment of Foot*, déjà découragés, affamés, et épuisés par une campagne de quatorze mois constamment menée contre des forces qui leur étaient supérieures en nombre. Leur seule réaction fut de tirer une salve sur l'ennemi, suivie par un deuxième tir décousu. Leur dispositif ayant été percé sur la gauche et tourné sur la droite, les hommes du *41st Regiment* se dispersèrent et prirent la fuite, la plupart choisissant de se rendre, tandis qu'un certain nombre d'entre eux cherchaient refuge dans les bois.

Pendant que la bataille faisait rage, Procter chercha un moment à rejoindre les Indiens qui tenaient mieux leurs positions, dans les bois à droite. Mais, comme il le déclara plus tard, il n'y avait aucune possibilité de rejoindre les guerriers. Par conséquent, «ayant cherché en vain à rappeler le sens du Devoir à ses hommes et n'ayant plus aucun espoir, si ce n'est d'être fait prisonnier, j'abandonnai le terrain à mon corps défendant et parvins de justesse à échapper à la cavalerie ennemie». Quant au comportement inusité des troupes du *41st Regiment*, Procter nota froidement : «Les hommes ne semblent plus avoir la confiance qu'ils avaient démontrée à chaque reprise dans le passé...» Il conclut en notant «la cruauté toute particulière des cavaliers ennemis envers les familles des Indiens qui n'avaient pas eu le temps de s'échapper ou de se dissimuler». Il semble donc que les hommes du Kentucky se soient vengés des attaques indiennes contre River Raisin et Fort Meigs, ainsi que des innombrables raids lancés sur les foyers et peuplements civils.

Alors que la *British Right Division* était sur le point de se rendre aux éléments de l'armée américaine, le 1<sup>er</sup> Bataillon de cavaliers volontaires faisait sa liaison avec leurs camarades du II<sup>e</sup> Bataillon, tous deux sous le commandement du colonel Richard Mentor Johnson. Ils lancèrent l'attaque contre les Indiens positionnés dans le grand marécage. Toutefois, bien qu'ayant le flanc gauche exposé, Tecumseh et ses guerriers parvinrent initialement à stopper la charge de la cavalerie du Kentucky, et même à repousser l'ennemi sur presque 2 km jusqu'à une clairière. Là, les cavaliers décidèrent de sauter à terre pour livrer un féroce combat rapproché, à l'issue duquel les Indiens finirent par retraiter dans le marécage. Le combat se poursuivit dans le marécage et la forêt. Face à un adversaire qui leur était supérieur en nombre (constitué de fantassins et de cavaliers à pied), et avec un flanc gauche rendu vulnérable par la triste désintégration et capitulation des Britanniques, les Indiens

---

entreprirent de se replier par échelons et dans l'ordre, au fur et à mesure que les Américains avançaient. Selon un officier américain qui aurait chronométré la bataille, «le tout avait duré 55 minutes, du premier coup de fusil jusqu'à l'appel à la retraite des Indiens».

L'élément le plus significatif et le plus lourd en conséquences de cette bataille fut la mort de Tecumseh. Nul ne sait exactement à quel moment de l'engagement le chef shawnee fut tué. Dans la première phase des combats, ce *leader* avait été aperçu en train d'encourager et d'exhorter ses guerriers, en galopant le long des lignes indiennes. Quoi qu'il en soit, il ne fait pas de doute que la nouvelle de sa mort démoralisa les autres chefs et guerriers, diminuant bien vite leur combativité. Juste après la bataille, un certain nombre d'officiers américains et britanniques purent identifier le cadavre. Il semblerait que Tecumseh ait été trouvé au sol, étendu sur le dos. Il avait reçu au moins une blessure au bras, avant d'être atteint fatalement à la poitrine. Physiquement, il mesurait environ 172,7 cm, n'était pas grand mais plutôt bien proportionné. Son corps n'avait fait l'objet d'aucune mutilation. Selon plusieurs sources, un groupe d'Indiens serait retourné plus tard cette nuit sur le champ de bataille pour récupérer la dépouille de leur chef. Cette action téméraire devait être tout à fait justifiée dans les circonstances puisque, le lendemain matin, et selon les coutumes en vigueur dans les peuplements frontaliers, les hommes du Kentucky sillonnèrent le champ de bataille pour scalper et écorcher les morts avant de prélever les souvenirs et trophées de la bataille. Par conséquent, on ignore le lieu où gît la dépouille de Tecumseh. Il existe à ce propos plusieurs théories : il reposerait au bord de la rivière Thames, à proximité du champ de bataille, à moins que son corps n'ait été emporté vers la localité de Sandwich ou l'île de Walpole, ou encore vers sa chère vallée de l'Ohio en vue d'un enterrement traditionnel. Ce qui est sûr toutefois c'est que sa mort sonnait le glas de la cause pour laquelle il avait combattu.

Il n'y a pas consensus sur les pertes des deux parties à la bataille de Moraviantown. Les Britanniques reconnaissent la perte de 12 tués et 36 blessés. À un moment donné, 246 officiers et hommes de troupe de la *Right Division* totalement démantelée se rassemblèrent à Burlington Heights, à la tête du lac Ontario. Quelque 600 Britanniques auraient été faits prisonniers; toutefois, selon un autre rapport, l'ensemble de l'effectif placé sous le commandement de Procter au 5 octobre ne comptait que 450 soldats réguliers et quelque 50 *Canadian Dragoons*, volontaires et

miliciens provinciaux. Tout le monde s'entend pour dire que les Indiens eurent 33 tués. Quant aux pertes de l'Armée américaine du Nord-Ouest, Harrison avança le chiffre de 12 tués et 22 blessés sur un effectif de 3 000 hommes, tous grades confondus. Ce qui est sûr, c'est que la bataille de Moraviantown fut un succès retentissant pour les Américains face aux Britanniques, aux Canadiens et aux Indiens.

### **Les suites de cette bataille**

La bataille de Moraviantown mit virtuellement fin à la Guerre de 1812 le long de la rivière Detroit. Au cours de l'année suivante, il n'y eut que quelques petits raids et une guérilla d'usure dans la vallée de la Thames. Deux exceptions à cette «petite guerre» : la bataille de Longwoods (Battle Hill), livrée en mars à quelques milles à l'est du champ de bataille de Moraviantown, et un raid dans la vallée, mené en octobre et en novembre par quelque 800 «cavaliers du Kentucky et autres combattants sans discipline», qui parvinrent jusqu'à la Grande rivière. Il faut cependant noter que, juste après la bataille de Moraviantown, Harrison et l'Armée du Nord-Ouest retournèrent à Detroit. Dans son rapport officiel, le commandant américain décrit dans le détail les tactiques et les faits saillants de la bataille, en plus de se réjouir du succès des opérations conjointes et de la collaboration générale entre l'armée de terre et la marine. En fait, il loua ouvertement le héros de la bataille de Put-in-Bay, dans le lac Érié : «Mon valeureux ami, le commodore Perry... m'avait fait l'honneur de servir d'aid (sic) de camp volontaire. (Il) m'offrit son concours pour placer les hommes en ordre de bataille... sa simple présence sur le champ de bataille galvanisait tous les hommes».

Harrison ne devait rester que quelques jours à Detroit. Il signa un armistice provisoire le 14 octobre avec plusieurs nations indiennes, démoralisées et affamées. Des vivres furent distribués, et des dispositions prises en vue de la tenue d'une conférence de paix officielle en un moment plus opportun. Par la suite, le héros de la Thames partit pour Buffalo, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à un général victorieux. En mai 1814, il fit son entrée à la Chambre des représentants et au Sénat, puis fut nommé ministre à Colombia. En 1836, en se fiant pour l'essentiel sur sa réputation militaire et sa disponibilité, il brigua en vain la présidence des États-Unis.

---

Il se reprit en 1840; la bannière du *Whig* (*Tippecanoe and Tyler Too!*) lui permit une victoire électorale totale. Dépourvu de politiques ou d'engagements précis, Harrison se contenta de préparer un discours inaugural qui dura quatre heures. L'allocution, prononcée à l'extérieur par une journée froide et pluvieuse, allait donc durer quatre fois plus longtemps que la bataille de Moraviantown... Lors de la cérémonie, Harrison contracta une pneumonie, qui l'emporta le 4 avril 1841, à peine un mois après son assermentation. Il devenait le premier président à mourir durant son mandat.

La gloire de Harrison contrastait vivement avec le sort et la carrière militaire de Henry Procter à l'issue de la bataille de Moraviantown. Le général vaincu, rongé par le désespoir, subissait une profonde humiliation. Il fut en effet passé en cour martiale entre le 21 décembre 1814 et le 28 janvier 1815. En tout, 34 témoins firent leur déposition. L'enquête portait sur cinq chefs d'accusation : les carences militaires dans la préparation de la retraite, et son retard inutile; la négligence dans l'exécution de cette retraite, et l'inutile surcharge des troupes de la *Right Division*; l'absence de protection pour les embarcations, les wagons, les transports et les provisions, ainsi que le mauvais approvisionnement des troupes; le fait qu'il soit revenu sur sa parole de fortifier les rives de la rivière Thames à Chatham et de livrer bataille, le fait qu'il n'ait pas occupé les hauteurs de Moraviantown, choisissant plutôt une position défensive moins favorable; et enfin les mesures inadéquates prises sur le champ de bataille le 5 octobre, de même que ses timides tentatives de rallier ses hommes pour venir en aide aux alliés indiens, ainsi que son départ prématuré du champ de bataille.

Procter choisit d'assurer lui-même sa défense. Il fit valoir que la lenteur et le manque d'organisation de la retraite étaient largement imputables aux tergiversations des Indiens, qui hésitaient à accompagner la *Right Division*. Pour Tecumseh et les alliés indiens (que la défense des intérêts britanniques au Canada n'intéressait nullement), chaque pas le long de la vallée de la Thames les éloignait, eux et leurs familles, de leurs terres ancestrales dans la vallée de l'Ohio et dans le bas des Grands-Lacs. C'est donc dire que, à ce moment critique, les considérations tactiques des Britanniques et les préoccupations culturelles et historiques des Indiens divergeaient profondément. Après étude de la preuve, la cour acquitta Procter ou se contenta de le blâmer relativement aux chefs d'accusation 1, 2 et 3, mais il fut jugé coupable pour les chefs d'accusation 4 et 5. Malgré cela, il fut entièrement acquitté et sa réputation

laissée sauve en ce qui a trait à son comportement personnel durant la bataille. En bout de compte, la cour martiale le condamna à une admonestation publique ainsi qu'à une dégradation militaire sans solde pour une période de six mois. Considérant qu'il avait été un bouc émissaire, Procter retourna en Angleterre, où il s'établit à Bath. En 1822, il mourut dans cette ancienne ville de garnison romaine. Jusqu'à tout récemment, les historiens canadiens n'avaient pas été tendres à son égard, lui reprochant d'avoir perdu la bataille, alors que les historiens américains l'accusaient d'en avoir remporté trop souvent, et avec l'aide des Indiens... En fait, Procter avait, pendant quatorze mois, livré une campagne remarquable pour la défense du Canada, dans un commandement plutôt isolé, toujours à cours de vivres et de provisions. Ses efforts, ceux de la *Right Division* et des Indiens alliés, avaient permis de dissiper l'énergie militaire des différents États belliqueux limitrophes, ce qui soulageait la *British Centre Division* et en fait l'ensemble du Haut-Canada. Eût-il bénéficié d'une plus grande collaboration et aide de ses supérieurs le long de la rivière Niagara, à Kingston, Montréal et Québec, Procter aurait peut-être pu éviter le déshonneur et l'opprobre auquel il fut si longtemps soumis, avant et après sa mort.

Par contre, le nom du chef Tecumseh fut porté aux nues après la bataille de Moraviantown, tant au Canada qu'aux États-Unis. Tout comme le major-général Sir Isaac Brock, le chef shawnee avait donné sa vie pour la défense de sa terre, de son peuple et de ses valeurs culturelles. Par ailleurs, cet allié du Canada pendant la Guerre de 1812, ce chef compétent et respecté, avait aidé à préserver le pays contre l'impérialisme territorial américain. C'est la raison pour laquelle la Commission des lieux et monuments historiques du Canada a tenu à reconnaître sa contribution. Pour leur part, les Américains sont parvenus à voir en lui non seulement un adversaire implacable mais aussi un homme de cœur qui illustre le «bel idéal» de l'Indien fier et noble, luttant désespérément pour recouvrer ses droits ancestraux face à l'avance inexorable de la civilisation. Honneurs et consécration mis à part, il faut retenir que Tecumseh symbolisait le rêve d'une résistance efficace et unie des Indiens devant les ambitions territoriales des États-Unis sur les terres des Shawnees de la vallée de l'Ohio et du bas des Grands-Lacs. Le 5 octobre 1813, la mort de cet homme sur les rives de la rivière Thames, dans la bataille de Moraviantown, marquait la fin de cette vision, la fin de la cause des Indiens.

### Remerciements

Pour conclure cet ouvrage de la Série des batailles canadiennes, je tiens à remercier les personnes suivantes : Fred Gaffen, historien et rédacteur en chef auprès du Musée canadien de la guerre, et rédacteur en chef de la série, pour ses précieux conseils et sa patience; Bob Garcia, spécialiste du Centre de ressources au lieu historique national du Fort Malden, qui m'a fourni plusieurs illustrations; Peter Rindlisbacher, artiste et *gentleman*, digne de son illustre ancêtre, qui m'a autorisé à reproduire l'illustration «*Retraite le long du rivage du lac St. Clair, octobre 1813*»; Tim Dubé, archiviste militaire aux Archives nationales du Canada, qui a porté à mon attention divers manuscrits, cartes et sources de référence générales; et enfin Angela Polowin et Marie Deavy pour la frappe du manuscrit. La photo en couverture ainsi que celles qui se trouvent en pages 17 et 35 sont reproduites avec l'autorisation des Archives nationales du Canada. Les illustrations des pages 3, 5, 14 et 30 sont présentées avec l'autorisation du lieu historique national du Fort Malden. La peinture à l'huile présentée en page 25 est reproduite avec l'autorisation de Peter Rindlisbacher de la localité de Tecumseh (Ontario). Le portrait en page 23, signé Rembrandt Peale, est reproduit avec l'autorisation du *Francis Vigo Chapter, D.A.R.*, de Vincennes (Indiana). Les cartes présentées en pages 20 et 26 sont de William Constable. La vérification du texte français fut assurée par Jean Pariseau.



### Notice bibliographique

Le lecteur non spécialisé qui souhaiterait mettre la main sur des documents relatifs à la Guerre de 1812, aux relations anglo-indiennes et à la bataille de Moraviantown, pourra consulter les sources suivantes : Robert S. Allen, *His Majesty's Indian Allies: British Indian Policy in the Defence of Canada, 1774-1815* (Toronto, Dundurn Press, 1992), pp. 88-148; George F.G. Stanley, *La Guerre de 1812 : les opérations terrestres* (Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1983), pp. 83-116 et 202-214; et Alex R. Gilpin, *The War of 1812 in the Old Northwest* (East Lansing, The Michigan State University Press, 1958), pp. 126-234.

En outre, les études et récits signés par les divers intervenants associés à la bataille de Moraviantown incluent les textes suivants : Freeman Cleaves, *Old Tippecanoe: William Henry Harrison and his Times* (Port Washington (New York), Kennikat Press, publié d'abord en 1939 puis réimprimé en 1969); David R. Edmunds, *Tecumseh and the Quest for Indian Leadership* (Boston, Little, Brown and Co., 1984); Robert B. McAfee, *The Late War in the Western Country* (Ann Arbor (Michigan), University Microfilms, 1966; première édition en 1816); John Richardson, *Richardson's War of 1812* (Toronto, Historical Publ. Co., publié d'abord en 1842 puis réimprimé en 1902); Shadrach Byfield, *A Common Soldier's Account in Recollection of the War of 1812* (Toronto, Baxter Publ. Co., 1964; d'abord publié entre 1828 et 1854); et surtout John Sugden, *Tecumseh's Last Stand* (Norman, University of Oklahoma Press, 1985), qui présente un chapitre de spéculations intitulé «*Who killed Tecumseh?*», ainsi qu'une évaluation fort intéressante intitulée «*The Dispute Over Tecumseh's Burial*». Finalement, on trouvera des esquisses biographiques pour les trois principaux intervenants de la bataille de Moraviantown dans le document de William Henry Harrison, in *Webster's American Military Biographies* (Springfield (Massachusetts), G. and C. Merriam Co., 1978), pp. 166-167; pour Henry Procter, in *Dictionnaire biographique du Canada* (Québec, les Presses de l'Université Laval, 1987), vol. 6, pp. 680-682; et pour Tecumseh, in *Dictionnaire biographique du Canada* (Québec, les Presses de l'Université Laval, 1983), vol. 5, pp. 876-881.

Il existe de nombreux articles sur la bataille de Moraviantown, dont certains présentent des renseignements particulièrement utiles : S. Antal, *Myths and Facts Concerning General Procter*, *Ontario History*, vol. 79, n° 3 (septembre 1987), pp. 251-262; Katherine B., Coutts, *Thamesville and the Battle of the Thames*, in

---

Morris Zaslow (éditeur), *The Defended Border: Upper Canada and the War of 1812* (Toronto, Macmillan, 1964), pp. 114-120; C.O.Z. Ermatinger, *The Retreat of Procter and Tecumseh*, papiers et documents de la Société historique de l'Ontario, vol. 17 (1919), pp. 11-21; Victor Lauriston, *The Case for General Procter*, in *The Defended Border*, pp. 121-129; David R. Edmunds, *The Thin Red Line: Tecumseh, the Prophet, and Shawnee Resistance, Timeline*, 4, n° 6 (décembre 1987 – janvier 1988), pp. 2-19; Thomas D. Clark, *Kentucky in the Northwest Campaign* in Philip P. Mason (éditeur), *After Tippecanoe: Some Aspects of the War of 1812* (East Lansing (Michigan), The Michigan State University Press, 1963), pp. 78-98; Douglas E. Clanin (éditeur), *The Correspondence of William Henry Harrison and Oliver Hazard Perry, July 5, 1813 – July 31, 1815*, in *Northwest Ohio Quarterly*, vol. 60, n° 4 (automne 1988), pp. 153-180.

Le lecteur en quête de documents de base publiés pourra consulter les ouvrages suivants : Logan Esarey (éditeur), *Messages and Letters of William Henry Harrison* (2 volumes, Indianapolis (Indiana), Indiana Historical Collections (1922); William Wood (éditeur), *Select British Documents of the Canadian War of 1812* (3 volumes, Toronto, The Champlain Society, 1923), vol. 2, pp. 319-341 (narrations, rapports de Procter, etc.).

L'étudiant lancé à la recherche de sources plus érudites, manuscrits et œuvres non publiés relatifs à cette période et à ce thème, pourra explorer les ressources suivantes : la *Library of Congress* (Washington), où se trouvent les documents de William Henry Harrison; les *National Archives* (Washington), plus particulièrement le *Record Group 107* (lettres reçues par le Secrétaire de la Guerre). Aux Archives nationales du Canada, on pourra trouver des renseignements fort intéressants dans le Groupe d'archives 8, Série C (*Archives militaires et navales britanniques*), surtout les Volumes 911-914 (*Archives du 41st Regiment of Foot*), ainsi que les Volumes 257-258 et 679-687 (*Archives sur la Guerre de 1812*). Au *Public Record Office* (Bureau des archives publiques de Londres), on pourra se procurer toute l'information relative à la cour martiale de Henry Procter, aux rubriques ci-dessous : *War Office Papers 71 (Courts Martial)*, vol. 243 (Henry Procter), en plus des *Colonial Office Papers, C.O.42 (Canada, Original Correspondence)* dont des transcriptions se retrouvent aux Archives nationales du Canada, dans le *Groupe de manuscrits 11 (Colonial Office Papers)*. Pour finir, un manuscrit très utile, au *Welch Regiment Museum* (Cardiff), *The War in Canada, 1812-1815*, récit manuscrit et non daté des

événements survenus le long de la rivière Detroit, et dont l'auteur serait l'enseigne James Cochran.

---

**SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES**  
Fred Gaffen, éditeur

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay  
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg  
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg  
par John Swettenham
4. Le Petit Blitz  
par Hugh A. Halliday
5. Ortona : Noël  
par Fred Gaffen
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes  
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis -1837  
par Elinor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813  
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)  
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866  
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813  
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755  
par Bernard Pothier
13. "Une brillante petite opération" : La bataille de Crysler's Farm (1813)  
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de Rhénanie, 1945  
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918  
par Brereton Greenhous
16. La bataille pour la côte 70 : 15-25 août 1917  
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690  
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur

Balmuir Book Publishing Ltd.  
128, av. Manning  
Toronto, Canada, M6J 2K5

### RÉSUMÉ

Il y eut en réalité deux batailles à Moraviantown le 5 octobre 1813. Dans la première, une mince ligne de troupes régulières britanniques et de troupes provinciales canadiennes tirèrent une salve contre les envahisseurs américains avant de se dissoudre dans le plus grand désordre et de retraiter. Dans l'autre, les alliés indiens, placés sous le commandement du chef shawnee Tecumseh, opposèrent aux Américains une longue et farouche résistance, avant d'être défaits par un ennemi qui leur était largement supérieur en nombre. Ce jour là, Tecumseh perdit la vie sur le champ de bataille. Avec lui disparaissait l'espoir des Indiens de préserver leurs terres ancestrales devant l'avance de plus en plus envahissante de la frontière américaine dans le bas des Grands-Lacs.

BALMUIR  
BOOK  
PUBLISHING  
LTD.

**Canadian War Museum**  
**Musée canadien de la guerre**